

Sur Pas Savoir

ou 'Sur le non-savoir'

Règle X : Je ne saurai jamais tout.

Ne pas savoir n'est pas seulement de l'ignorance. C'est une position éthique.

Admettre ce que je ne peux pas savoir, c'est résister à l'arrogance de la maîtrise et à notre pulsion coloniale en Occident de cataloguer et de posséder.

Pendant des siècles, les systèmes de savoir occidentaux ont valorisé la certitude. Nos archives ont été conçues pour enregistrer, fixer, prouver et enfermer.

Tout ce qui n'est pas enregistré n'a aucune valeur dans nos archives actuelles.

1 Étude de cas :

Les Marrons n'ont jamais eu l'intention de laisser des traces reconnaissables par les colons. Leur force résidait précisément dans leur opacité.

Tenter de maîtriser cette histoire aujourd'hui, revendiquer un savoir là où il n'y en a pas, à répéter la violence même qui a cherché à l'effacer.

Ne pas savoir n'est donc pas un échec de la recherche, mais un refus de la domination. C'est une façon de prendre du recul, de résister à l'envie de posséder ce qui était censé rester indépossédé.

En ce sens, le refus d'être connu n'est pas une faiblesse, mais une stratégie, pas une absence, mais un bouclier.

Reconnaître le silence comme dignité, c'est changer notre façon d'aborder le passé.

Les trous dans les archives ne sont pas seulement des vides à combler par la spéculation ou l'invention ; le silence peut aussi être une présence dans un autre registre, semblable aux textures d'une empreinte fantôme.

Un camp de marrons qui n'a laissé aucune trace n'a pas été perdu ; il a réussi. Cela signifie que des personnes ont survécu, sans être détectées.

Leur absence dans l'histoire officielle n'est pas seulement la preuve d'un effacement ; c'est la preuve d'une capacité d'action, d'une insistance à vivre au-delà de notre regard.

Le besoin originel de savoir

L'opacité, elle aussi, peut être protégée.

Pour les Marrons, l'opacité était plus qu'un droit humain nécessaire à exercer dans un contexte extérieur inhumain : c'était une question de survie. Être invisible, c'était rester libre.

La Série Marron

Lorsque j'aborde les paysages des possibles Marrons, je m'efforce d'honorer cette opacité. Je n'aime pas dévoiler ou exposer ce que l'histoire a caché. Je cherche à m'attarder sur la réalité de l'invisibilité des Marrons.

Cette perspective ne me dégage pas de ma responsabilité de photographe et d'auteur. Elle m'invite à une plus grande attention.

L'éthique du non-savoir ne signifie pas abandonner la recherche ni se réfugier dans le flou. Elle implique d'aborder les sources avec humilité. Je dois continuer à lire attentivement les archives, à consulter des cartes, à étudier la géographie et à écouter les récits oraux lorsqu'ils existent.

L'éthique du non-savoir m'oblige à m'abstenir d'inventer.

La tentation est grande de combler le silence par le récit, d'aplanir l'incertitude par l'histoire. Mais l'invention risque une autre violence : elle superpose mon imagination à des histoires qui me résistent. La ligne est délicate – entre l'imagination comme méthode de survie et l'imagination comme forme de possession. L'éthique du non-savoir se situe précisément dans cet équilibre : chercher sans revendiquer de certitude, imaginer sans fabriquer, représenter sans effacer les limites de la représentation.

Cet équilibre peut sembler insatisfaisant dans une culture qui valorise les réponses. Nous sommes formés à croire que la recherche culmine dans la découverte, que l'art doit tout révéler comme la lumière révèle la couleur, que la vérité doit être proclamée. Ne pas savoir paraît inconfortable ; cela nous laisse en suspens, sans résolution. Mais je crois que c'est la réponse la plus fidèle à l'opportunité qui m'est donnée – qui nous est donnée – d'explorer.

La nature marronne ne demande pas de clarté. Elle demande de la révérence. Elle nous invite à approcher sans prétention, à reconnaître la dignité de ce qui demeure hors d'atteinte.

Et si nous apprenions à voir l'absence non comme un vide mais comme une forme de présence ? Et si la survie ressemblait parfois à l'intracabilité ? Et si le silence était un témoignage en soi ?

Cette approche s'applique à toutes les disciplines, conceptuellement, et elle m'amène à repenser la photographie dans le cadre plus large de mes recherches. La photographie a longtemps été liée à la preuve, à l'évidence, à la visibilité. Mais dans La Série Marron, j'utilise la photographie autrement : non pas pour exposer mais pour retenir, non pas pour offrir la clarté mais pour évoquer le débordement. Mes paysages aplatissent la profondeur, effondrant premier plan et arrière-plan dans une surface où tout se presse à la fois. Cette stratégie visuelle reflète la condition de la survie : aucun point de vue unique, aucune perspective de loisir, seulement la simultanéité – le tout-à-la-fois du danger et de la décision.

L'aplatissement est à la fois esthétique et éthique. Il résiste au désir de lisibilité facile du spectateur. Il l'invite à affronter l'impossibilité de connaître pleinement. Il crée un espace où l'image, comme l'histoire qu'elle évoque, refuse toute maîtrise.

À côté des photographies, mes Water Prints incarnent une autre forme de révérence. Réalisées avec de l'eau de rivière, de la terre et des matériaux in situ, elles ne sont pas des documents, mais des dévotions. Elles ne prétendent pas représenter la vie des Marrons, mais témoigner de la reconnaissance des paysages qui l'ont abrité. Leur abstraction résiste à la lisibilité, faisant écho au refus des preuves qui a défini la survie des Marrons. Mais plus encore, les Water Prints sont des prières intentionnelles, in situ.

Ainsi, L'éthique du non-savoir n'est pas une limite, c'est une méthode. Elle structure ma façon de photographier, d'écrire, de penser. Elle me rend responsable d'histoires sans réponse. Elle m'empêche de transformer les paysages en preuves, ou le silence

en échec.

Et cela me rappelle que l'ignorance peut être génératrice. Elle peut ouvrir de nouvelles perspectives et ouvrir de nouvelles perspectives. Lorsque j'entre dans une forêt et que j'avoue ignorer si des Marrons y vivaient, j'admets aussi que la terre me dépasse, que l'histoire me dépasse, que ma tâche n'est pas de résoudre, mais d'en témoigner. Ce témoignage est lent, souvent silencieux. Il s'agit moins d'arriver que d'être présent. **Photographier la nature marronne, c'est être avec l'incertitude, non la conquérir. Écrire sur ces silences, c'est prolonger leur dignité, non les effacer par le récit.**

En un sens, ce travail est un acte de foi. Foi que la survie a laissé des traces, même si je ne peux pas les lire. Foi que l'opacité est en elle-même un témoignage. **Foi que ne pas savoir peut encore être une forme de connaissance, une connaissance qui honore plutôt qu'elle ne viole.**

La nature marronne pourrait nous demander de la révérence, non de la maîtrise. Elle pourrait nous inviter à demeurer dans ce qui ne peut être prouvé, à respecter ce qui résiste à la clarté, à voir le silence non comme une page vide mais comme une stratégie de survie. Embrasser l'éthique du non-savoir, c'est entrer dans la forêt en témoin, sans exiger ses secrets. C'est rester immobile, écouter, admettre, et être humble.

Dans cette humilité, je crois, se trouve une autre forme de savoir, non pas de possession mais de relation, non pas de maîtrise mais de soin.

doug jones